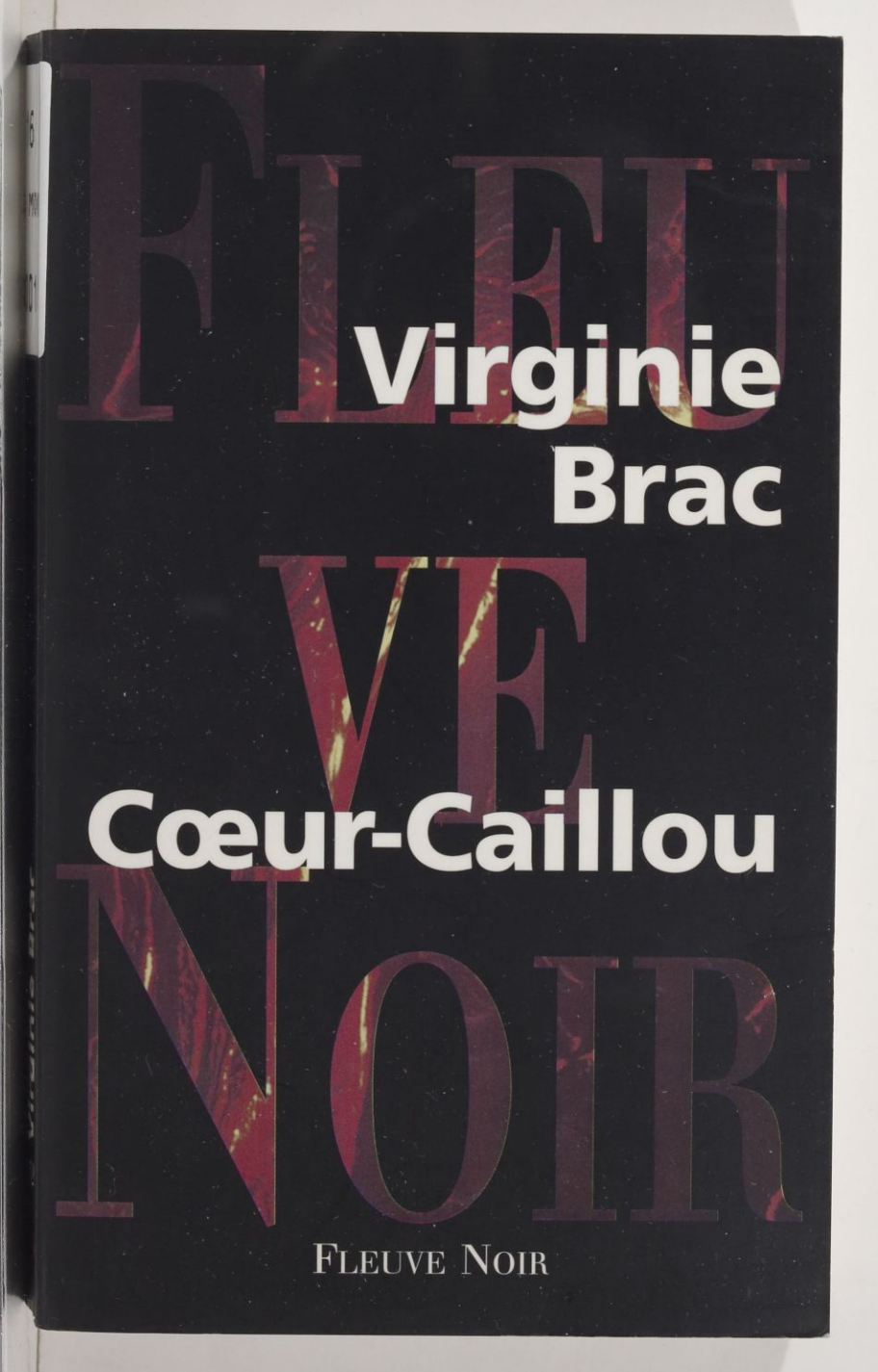
FLEUVE NOIR
Virginie Brac
Cœur-Caillou
FLEUVE NOIR

Du même auteur

Sourire kabyle (Fleuve Noir, 1982)
Mort d'un fauve (Fleuve Noir, 1983)
Miss Monde chez les anges (Seuil, 1984)
Bienvenue chez les Nasebrocs (Syros, 1992)

023085312 823

CŒUR-CAILLOU

16
D4 MON
8001

DANS LA MÊME COLLECTION

Une ville rose et noire	Pierre LE COZ
Tout ce qui est à toi...	Sandra SCOPPETTONE
Rouge, impair et manque	Eric KNIGHT
Trois jours d'engatse	Philippe CARRESE
Je te quitterai toujours	Sandra SCOPPETTONE
Mourez, nous ferons le reste	Christian CAMBUZAT
Le flic qui n'avait pas lu Proust	Georges MORÉAS
(grand format)	
Cap des Palmes	Alain NUEIL
Faux frère	Béatrice NICODÈME
Filet garni	Philippe CARRESE
Poissons noyés	Laurence GOUGH
La solution esquimau	Pascal GARNIER
Juillet de sang	Joe R. LANSDALE
Éloge de la vache folle	Christophe CLARO
Billi Joe	Jean-Paul NOZIÈRE
Le Petit Parisien	Frank GOYKE
Toi, ma douce introuvable	Sandra SCOPPETTONE
Rafael, derniers jours	Gregory MCDONALD
Le doigt d'Horace	Marcus MALTE
Délit de fuite	Bernard ALLIOT
Corinne n'aimait pas Noël...	Jean-Luc TAFFOREAU
La vie truquée	G.-J. ARNAUD
(grand format)	
La vie duraille	J.-B. NACRAY
Béton-les-Bruyères	Olivier PELOU
L'honneur perdu du sergent Rollins	Nicholas MEYER
La traversée du dimanche	Boris SCHREIBER
Blood posse	Phillip BAKER
(grand format)	
Cyclone	Alain NUEIL

Ligne dure	Laurence GOUGH
Pet de Mouche et la princesse du désert	Philippe CARRESE
Le lac des singes	Marcus MALTE
La place du mort	Pascal GARNIER
Mortelle déviance	Frank GOYKE
Toute la mort devant nous	Sandra SCOPPETTONE

VIRGINIE BRAC

CŒUR-CAILLOU

FLEUVE NOIR

DL-03 11 1997 41108

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1997, Editions Fleuve Noir

ISBN 2-265-06254-5

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE

PROLOGUE

Le miroir renvoyait toujours la même image. Un mètre quatre-vingts, soixante-dix-neuf kilos mal répartis, un nez cassé dans une cour de récréation de la DASS, des yeux pâles. Elle n'avait jamais pu s'y habituer. D'ailleurs, elle n'avait même pas essayé, trop occupée à survivre en attendant son heure.

Cette nuit-là, elle se sentait parfaitement tranquille, presque fière. Pas d'alcool, des cigarettes fumées sans hâte assise bien droite sur le canapé, suçotant sa haine comme un bonbon.

Ils arrivèrent en sang. Ils s'étaient battus dans l'ascenseur intérieur qui les hissait chaque soir jusqu'à l'étage des chambres. Riches, beaux, adulés du public qui n'était jamais là, lui, pour recueillir ces épaves au milieu de la nuit, pour les coucher ivres morts, pour se faire insulter, frapper au besoin.

Impassible, elle tapota la joue lacérée de Ronald avec du désinfectant. Il appuya sa tête sur sa poitrine en sanglotant et la retira aussitôt d'un air mécontent.

— On n'a pas idée d'avoir aussi peu de seins ! bougonna-t-il. J'apprécie vos services, Eve, mais vraiment je ne pourrais pas vous baiser.

Vautrée jambes écartées sur un fauteuil, sa femme

gloussa. Les grands yeux clairs de l'acteur, sous les sourcils redessinés à chaque film, se posèrent sur elle avec concupiscence.

— Ah… rêva-t-il tout haut, Dora Darling, voilà une vraie femme…

Dora sortit de sa torpeur. Elle étendit ses longues jambes et lécha le sang de son mari sur ses ongles nacrés.

— Dora Darling, elle a besoin d'autre chose que de ton poireau trop cuit, clama-t-elle, vaseuse. Tu devrais profiter d'Eve au contraire, ça ferait du poireau vinaigrette !

Son rire s'acheva en un gargouillis lamentable. Elle se mit à tousser, pantin désarticulé entre les grosses paluches de celle qui la déshabillait avec dextérité.

Crétins. Eve couvrit d'un châle en cachemire la star allongée, puis s'accroupit pour retirer les chaussures du mari. Ajouta un petit coussin sous sa tête. Ce soir, rien n'était trop beau pour ces deux salopards. La haine coulait dans ses veines comme un acide. Une seule goutte de son sang aurait pu détruire la planète.

Comme d'habitude, elle les avait couchés sur le tapis, bien sages, bien gentils.

— Prenez votre cachet, Ronald, soyez raisonnable.

— Toi, la femme sans seins, laisse-moi tranquille !

On pouvait compter sur Ronald pour trouver les mots qui vont droit au cœur. Elle regretta qu'une agonie longue et pénible soit un luxe qu'elle ne puisse pas s'offrir. Avec quel délice elle l'aurait écouté hurler, se tordre, supplier… Bah ! Elle n'en aurait pas vraiment profité. Elle ne supportait pas le temps

perdu, les rêveries. Ses comptes étaient précis, sa vie minutée. Elle avait géré la fortune de ses maîtres avec une rigueur martiale. Au fil des ans elle avait gravi les échelons jusqu'à devenir l'unique interlocuteur de leurs producteurs, avocats, banquiers et fournisseurs. Rien ne lui échappait. En échange de ce pouvoir absolu, elle tolérait leur avarice, leur sadisme et même leurs plaisanteries sur sa laideur.

Tout était prévu. Elle consulta la liste des affaires qu'elle désirait emporter. Dans le cagibi qui lui servait de chambre, les malles vides attendaient.

Elle ouvrit l'une d'elles sur la moquette rose de la chambre de Dora et entreprit d'y ranger les robes les plus coûteuses. Les abat-jour de soie jetaient sur la scène un éclairage délicat. Elle laissait la lingerie, les chaussures, les vêtements cintrés dans lesquels aucun régime ne pourrait jamais l'introduire. Quant au reste, étant aussi grande que Dora, elle comptait bien s'en servir un jour.

Chez Ronald, rien ne la tentait à part le nécessaire de toilette aux coins d'or, les sacs de voyage en cuir et quelques chandails. La connotation sexuelle des murs noirs, des peaux de bêtes jetées sur le dessus de lit de cuir noir la dégoûtait. Eve avait les cochonneries en horreur.

Du salon lui parvinrent des gémissements pathétiques. On crevait doucement. Elle n'y prêta aucune attention car tout était décrit dans le livre qu'elle avait consulté à la faculté de pharmacie et elle connaissait chaque stade du processus mortel.

Sous prétexte qu'elle accompagnait le couple une

semaine aux Bermudes, elle avait donné congé aux autres domestiques. Peu importait que la police identifie rapidemnt le poison et l'empoisonneuse. Qu'ils fassent donc leur métier. Quand on découvrirait les corps, elle aurait bel et bien disparu.

Sa montre indiquait cinq heures, très exactement l'heure à laquelle elle avait prévu de partir. Elle ferma les malles avec soin et fit plusieurs voyages par l'ascenseur intérieur jusqu'au parking. Enfin, elle retourna dans le salon pour une ultime inspection.

Dora était froide. Son visage de poupée avait dans la mort une perfection de porcelaine. Ronald avait mieux résisté, ses babines retroussées découvraient ses gencives comme s'il allait mordre. Pour plus de certitude, elle lui fit une injection.

A cinq heures trente, la Mercedes bleu nuit et sa remorque bâchée quittèrent le parking de l'hôtel particulier de Neuilly, dont Eve verrouilla électroniquement toutes les portes. Pas question que de minables cambrioleurs s'emparent de ce qu'elle avait dédaigné. Tout serait vendu au bénéfice d'héritiers qu'on mettrait un temps infini à retrouver, les choses suivant le cours normal que la société leur donnait. Eve n'aimait pas la société mais l'ordre. Surtout l'ordre.

Ajax resta un long moment dans le noir en proie à une inexplicable inquiétude. Il n'éprouvait aucune surprise d'avoir comme chaque nuit rêvé d'Eve mais il avait l'impression bizarre, la certitude même, qu'elle traversait le hall et appelait l'ascenseur. Il se leva, enfila sa robe de chambre et attendit.

Ajax faisait partie de ces êtres étranges qui comprennent ceux qui souffrent et que leur âme torture. Abandonné à la naissance, quasiment aveugle, il avait rencontré Eve à dix ans dans une famille d'accueil de la DASS et ne l'avait jamais quittée depuis. Pour lui, contrairement à la plupart des gens, elle n'était pas une brute. Il chérissait sa présence fugitive et maussade comme la lumière de sa vie d'employé de supermarché. La grande joie de son existence, c'était de parler d'elle au magasin quand on lui demandait de ses nouvelles, de porter les habits qu'elle lui choisissait, de sentir chez ses collègues cet obscur respect pour celui qui a une femme dans sa vie.

Le fait qu'elle lui ait obtenu son emploi en devenant, grâce à l'argent de Ronald, actionnaire de cette chaîne de supermarchés ne l'impressionnait pas. L'aspect matériel de la vie ne l'intéressait pas. Malgré ses lunettes à triple foyer qui lui faisaient des yeux

énormes au regard flou, il n'avait pas conscience d'être handicapé. Il voyait tout ce qu'il avait besoin de voir, sauf les traits de sa bien-aimée. C'était son seul regret. Oh, il se doutait bien qu'elle n'était pas très présentable. Sa silhouette épaisse, ses grosses chaussures traînant sur le parquet, les taches de couleur ternes qui accompagnaient ses mouvements, tout dénotait une fille envers qui la nature n'avait pas été très charitable. N'empêche qu'il l'aimait, à sa façon simple et peinarde.

Il reconnut son coup de sonnette autoritaire. Il ouvrit la porte et, bien que ses mauvais yeux ne lui permettent pas de distinguer grand-chose, il sut qu'elle le quittait. La douleur traversa son être avec une telle violence qu'il eut l'impression d'avoir les reins brisés.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle d'un ton rogue. On dirait que tu as vu un fantôme.

Il la fit asseoir dans le fauteuil qu'il lui réservait et prépara du café dans la cafetière qu'elle lui avait offerte. Ses mains tremblaient. Il pensait seulement qu'elle voulait le quitter. Il ne se demandait même pas pourquoi.

De son côté, Eve inspectait la pièce. Au moins elle n'aurait pas servi à rien. Les murs blancs faisaient bénéficier Ajax du maximum de lumière. Les rideaux, comme les draps et les nappes, étaient en toile infroissable et lavables en machine. La radio et la télévision marchaient, ce qui n'avait pas toujours été le cas. L'argent d'Ajax, le produit mesquin des avantages

sociaux qu'elle avait réussi à lui obtenir grâce à une correspondance aigre et tenace avec l'État, tout cela était dûment placé. Pourquoi se sentait-elle coupable ?

Dans un élan de colère contre elle-même, elle regretta d'être venue. Ce n'était pas qu'elle ait ressenti le moindre désir de lui dire adieu, simplement elle avait voulu vérifier une dernière fois qu'il était bien installé, qu'il ne manquerait de rien durant les dix prochaines années.

— Alors tu pars ? demanda-t-il en la fixant douloureusement.

Soudain, il comprit ce qui avait changé. Son aura était rouge.

— Essaie un peu de comprendre, insistait-elle en se méprenant sur son silence. J'ai des ennuis, de gros ennuis, c'est pour ça que je pars…

— Loin ?

— Assez. En tout cas, je ne pourrai ni te voir ni te parler pendant un bon paquet d'années.

Absorbé dans la contemplation de l'enveloppe lumineuse d'un rouge presque noir, glacial, qui flottait autour d'elle, Ajax constata que dans la lueur blafarde du petit jour Eve semblait nimbée de sang coagulé.

Il ressentit un soulagement infini. Au moins ce n'était pas pour se débarrasser de lui qu'elle partait. Simplement, il était arrivé quelque chose de très grave.

— Écoute, mon vieux, on va peut-être te chercher des poux dans la tête à cause de moi. Vaut mieux que tu ne saches rien. Tu ne m'as pas vue depuis des

semaines, on ne se parlait plus, t'en avais marre de mon sale caractère... Improvise, quoi... Tu n'as pas de souci à te faire. De toute façon, ils te prendront pour un con...

— Ça m'est égal.

— Moi pas... mais je ne veux pas qu'on t'emmerde à cause de moi.

Elle se leva d'un bond. Il fallait qu'elle parte, et vite. Avec Ajax, elle ne se sentait jamais totalement maîtresse d'elle-même.

— Laisse-moi au moins te tirer les cartes, supplia-t-il.

— Pas le temps, coupa-t-elle. Je t'assure, ç'aurait été avec plaisir...

Il la regardait, navré.

— Attends ! Je vais te donner quelque chose. Tu ne peux pas t'en aller les mains vides.

Elle partit d'un rire âpre. Les mains vides ? Sacré Ajax !

Après avoir fouillé dans tous ses tiroirs, il lui tendit une chose douce au toucher, vaguement translucide, qu'elle examina avec dégoût.

C'était un squelette de chauve-souris entièrement nettoyé et reconstitué, coulé dans la cire et surmonté d'une mèche indiquant clairement qu'on pouvait s'en servir comme bougie. La pellicule de paraffine était si mince qu'elle formait un lien transparent autour des os minuscules qu'on pouvait sentir au travers comme ceux d'un petit enfant mince et tendre.

— Bordel, Ajax ! Quelle horreur ! Je croyais que tu t'étais débarrassé de toutes tes saloperies !

— C'est mon chef-d'œuvre, plaida-t-il avec un sourire anxieux. Regarde comme je l'ai bien réussie…

— Quand je pense au mal que je me suis donné pour que tu deviennes normal !

— Normal ? s'étonna-t-il. Pour quoi faire ?

Là non plus, il n'avait jamais partagé son point de vue. L'acharnement d'Eve à s'arracher de la boue dans laquelle ils étaient nés, laids, miséreux, parias sans famille et sans grâce, lui avait toujours semblé un pur gaspillage d'énergie. Après tout, ce monde n'était pas le seul.

Il comprit néanmoins qu'elle partait livrer un des combats féroces dont elle avait le secret. Maintenant qu'elle possédait un souvenir de lui, un objet en la magie duquel il croyait fermement, il se sentait rassuré.

— Va-t'en, conseilla-t-il en la poussant vers la porte d'entrée. Garde bien ma bougie. Tu n'as qu'à l'allumer pour m'appeler. Je te rejoindrai tout de suite.

Elle n'eut pas le cœur de discuter et glissa la chauve-souris de paraffine dans son sac à main. Pour cette fois, tant pis.

— Fais attention à toi, grommela-t-elle en lui pétant une bise sèche sur la joue. Je n'ai que toi, tu sais…

Elle sentit qu'elle était sur le point d'emmener ce grand type très mince qui avait grandi avec elle. Elle regarda une dernière fois ses cheveux bouclés qui retombaient sur les branches de ses affreuses lunettes, sa bouche droite et pleine, son front haut, et remarqua

avec tendresse qu'il était plutôt bel homme. L'idée de le laisser derrière elle lui parut encore plus absurde, mais elle se ressaisit juste à temps. Ajax était un marginal. Pire, il entendait le rester. Ils en avaient discuté cent fois, et chacun n'éprouvait que mépris pour les rêves de l'autre. Le résultat, c'est qu'elle le plaquait au bout de vingt ans d'amitié. Tant pis. Pourquoi s'encombrer d'un type sans ambition au moment d'entrer dans la vie par la grande porte ?

Après Strasbourg, Eve continua vers l'est et plongea dans les forêts qui bordent la frontière allemande. La carrosserie de la Mercedes scintillait à travers le feuillage des sapins, la route était déserte. Elle s'arrêta seulement pour manger des sandwichs et consulter une vieille carte.

Le soleil se couchait. Tenant entre ses gros doigts une cigarette à bout doré, elle fit quelques pas dans la neige, admirant le ciel rose à la cime des arbres. Elle se sentait enfin en paix avec elle-même, comme si elle était venue au monde telle qu'elle était désormais, une femme qui a tué deux personnes. Pas pour rien, certes, mais tout de même. Deux personnes. Elle ne se cherchait pas d'excuse, elle ne regrettait rien. Certains destins s'écoulent droits comme des joncs, d'autres ressemblent aux branches torturées des bonsaïs. Le sien tenait plutôt du cactus hérissé d'épines, mais elle l'acceptait. Depuis longtemps elle n'éprouvait plus la moindre pitié pour elle-même. Ni pour les autres, bien entendu.

Très vite, les arbres rongés par les pluies acides devinrent plus nombreux. Le premier moment d'émerveillement passé, on était frappé par l'aspect désolé de ces grands sapins nus qui dardent vers le

ciel leurs silhouettes déchiquetées. Quand la nuit tomba tout à fait, il n'y eut plus qu'une forêt morte dans la lueur des phares.

Bientôt se dressèrent le long de la route de vieux signaux de danger et d'interdiction d'avancer. Ils apparaissaient à intervalles réguliers sur le bord de la chaussée, grands panneaux rouillés dont la peinture s'écaillait. La carte n'avait pas menti ; Eve comprit qu'elle touchait au but en découvrant en travers de sa route les premières rangées de barbelés.

Le faisceau de sa lampe de poche balaya la clôture et découvrit un portail fermé par des cadenas rouillés qu'elle fit sauter d'un coup de pince. Après avoir fait pénétrer sa voiture dans l'enceinte interdite, elle remit le portail en place, souhaitant qu'une chute de neige vienne rapidement effacer toute trace de son passage.

La route continuait, mais ce n'était plus qu'un méchant ruban de macadam crevassé par le gel et la pluie. Au sortir de la forêt la voiture serpenta entre de petites collines nimbées de brume blanche jusqu'à ce que la masse sombre d'un village se dessine au loin. Redoublant d'attention, Eve ralentit à la hauteur de l'embranchement qu'on lui avait indiqué au téléphone et s'engagea sans hésiter sur le chemin qui escaladait la colline jusqu'à l'hôtel.

Avec un sentiment de triomphe glacé, Eve jaillit hors de la voiture, pressant contre elle les pans du vison de Dora. Enfin elle était arrivée ! Elle serra les mâchoires pour empêcher ses dents de claquer nerveusement.

Le choc du marteau de fonte contre l'énorme porte cloutée produisit un son lugubre qui ébranla toute la bâtisse. Une fenêtre s'éclaira à l'extrémité de l'aile nord, et des lumières scintillèrent les unes après les autres comme un ver luisant. On venait.

— Madame Lambert, je suppose ?

Une petite femme aux cheveux gris était apparue sur le perron.

— C'est moi ! C'est moi ! répondit Eve en accourant vers elle. Vous êtes Mme Kampf ? Ravie de vous voir !

Mme Kampf ne put retenir un mouvement de recul. Elle ne s'attendait pas à cette femme massive dont le visage ingrat vous frappait comme une insulte, avec son nez tordu, sa lourde mâchoire, et ses boutons rouges à tête blanche. Après les brèves conversations qu'elles avaient eues au téléphone, elle s'attendait à une femme douce, distinguée, une locataire sans problèmes.

— Est-ce que quelqu'un peut décharger ma voiture et monter mes affaires dans ma suite ? demanda Eve avec un sourire épanoui.

Une cigarette ridiculement fine pendouillait au coin de ses lèvres épaisses, elle plissait un œil pour se protéger de la fumée. Pourtant, Mme Kampf reconnut sa voix basse aux accents élégants.

— Bien sûr, fit-elle en s'efforçant de cacher sa déception. Victor va s'en charger. Victor ! Peux-tu aider madame, s'il te plaît ?

— Clefs coffre, articula une voix pâteuse.

Eve se retourna. Tout d'abord elle ne vit que du

drap noir puis, levant la tête, elle découvrit très loin au-dessus d'elle une figure en lune pâle. Elle se racla la gorge :

— Eh bien, on peut dire que vous êtes grand, vous !

La main qui saisit ses clefs avait la taille d'une raquette de tennis. Sans un mot le géant tourna les talons et se dirigea vers la voiture.

— Entrez vite, pria Mme Kampf, vous allez attraper froid. Je vais vous montrer votre appartement. Vous serez contente, vous verrez…

Un escalier monumental décollait au milieu du hall pour desservir les deux ailes sur deux étages avant de se perdre sous les combles. Des lustres encrassés éclairaient les salons au luxe terni. Depuis longtemps plus personne ne s'asseyait sur les poussiéreuses banquettes de velours rouge, autour des tables vernies où ne traînait plus aucun journal.

Les portes-fenêtres, bordées de rideaux mités, s'ouvraient sur le parc.

Eve enregistra tout cela d'un seul coup d'œil. Au moment de suivre Mme Kampf dans l'escalier, elle remarqua les portes closes d'un ascenseur au fond du hall, juste en face de la cabine téléphonique.

— En panne ?

— Hélas oui, répondit l'hôtelière. Comme beaucoup de choses dans cette pauvre maison. Ce sont surtout celles qui demandent un entretien régulier ou des réparations. Tout a été abandonné il y a dix ans et les visiteurs sont rares…

— Comment ça, rares ? Je croyais qu'il n'y en avait plus aucun…

— Oh, il y en a parfois… Des gens qui ont perdu des parents et qui passent dans le coin en pèlerinage… Mais ils ne s'arrêtent pas. Tout le monde craint la contamination. Même si je devais vivre jusqu'à cent dix ans, les gens penseraient que je suis contaminée… Ça ne sert à rien d'expliquer qu'il n'y a plus de danger. Nous avons été rayés de la carte, vous avez vu ?

— Pourquoi êtes-vous revenue ?

— Je suis née ici, expliqua la petite dame. L'hôtel appartient à ma famille depuis le Second Empire… Il représente tout ce que je possède et j'y suis très attachée. Pour rien au monde je n'aurais voulu finir mes jours dans un logement moderne… Tenez, voilà, c'est chez vous. Toute l'aile sud au premier étage, soit cinq chambres, une rotonde et deux salles de bains. Vous n'allez pas manquer de place !

Sur le visage d'Eve toute trace de satisfaction avait disparu. Elle ouvrait les portes sur des chambres vides dont les fenêtres béaient sur la nuit. Du givre collait aux carreaux ainsi qu'une couche de poussière épaisse de plusieurs centimètres. La température était si basse que des bouffées de vapeur chaude vous sortaient de la bouche à chaque phrase.

— Je crois qu'il fait meilleur dehors, observa la visiteuse.

— En effet, répliqua Mme Kampf d'un air béat. Mais je vous avais prévenue que vous n'auriez aucun confort…

Son programme ne prévoyait d'ailleurs pas que la locataire choisisse de rester. Il était simplement prévu de la raccompagner à sa voiture après une brève dispute et d'empocher les arrhes.

— Je dois reconnaître qu'on peut difficilement faire pire, déclara Eve.

Pour la première fois, Mme Kampf croisa le regard bleu banquise de son interlocutrice. Elle se troubla.

— Je ne comprends pas... Vous avez l'eau courante et l'électricité ! C'est déjà quelque chose, par ici ! Je ne tiens plus un palace, vous savez ! Je n'ai personne pour m'aider à faire le ménage... Victor s'occupe un peu du jardin mais c'est un paresseux, la plupart du temps il refuse de m'obéir... Si vous n'êtes pas contente, je comprendrais très bien que vous partiez...

Eve laissa échapper un ricanement.

— En vous cédant les arrhes, je suppose ?

Ça commençait bien. Heureusement, la poussière lui prouvait que personne n'avait mis les pieds à l'étage depuis de longues années.

— Je vais vous régler le premier mois d'avance, conclut-elle de sa voix douce.

Elle compta les billets avec l'aisance de quelqu'un habitué à régler promptement de grosses notes.

— Dites au géant de monter mes affaires tout de suite, je suis fatiguée, ordonna Eve d'un ton égal. A quelle heure servez-vous les repas ?

Mme Kampf trouvait que les choses prenaient une tournure déplaisante. Elle ouvrit la bouche mais ne trouva rien à répondre.

— … Je vois que vous n'avez encore rien prévu, trancha Eve. Vous ferez donc monter un plateau à midi et à sept heures. Je vous fournirai de quoi préparer mes menus, je dois suivre un régime très strict.

— Victor s'en occupera, s'empressa Mme Kampf. Il laissera un plateau devant votre porte. Pour le reste, il faudra vous débrouiller toute seule. Je ne peux assurer aucun service.

Eve se tut mais son regard exprimait clairement ce qu'elle pensait des incompétents de cette espèce. Mme Kampf prit sa fatigue pour du découragement. Sa main serra avidement les billets neufs. Elle n'avait jamais rêvé obtenir tant d'argent de son taudis. Elle se hâta de quitter sa cliente et disparut dans l'escalier, sans un regard pour Victor qui ployait sous le poids des malles.

Ils traversaient le parc, émerveillés de sentir la caresse du printemps sur leurs figures d'orphelins. L'hôtel n'était plus en vue, seulement la forêt, le lac, la plaine, sur laquelle s'étendait une brume bleutée. Ils se sentaient seuls au monde et comblés.

— Tout de même, j'aimerais bien savoir ce qu'est devenue cette Cœur-Caillou, dit Eve. Si elle s'avisait de débarquer pour de bon, cela me poserait un sérieux problème.

— Oh, elle est morte depuis longtemps, répondit Ajax comme si cela allait de soi.

Eve s'arrêta net.

— Peut-on savoir d'où tu tiens tes informations ? fit-elle d'un air pincé.

Il eut un geste fataliste.

— Son âme erre dans le château. Je l'ai très bien sentie.

— Tu sens les âmes, toi ? De mieux en mieux.

— Je la chercherai, si tu veux.

— Chercher quoi ? s'étrangla Eve. Son fantôme ?

— Non, son cadavre. Son âme est si présente que le corps ne doit pas être bien loin. D'ailleurs, elle n'est pas la seule, il y en a d'autres…

— D'autres cadavres ?

Le ton montait.

— Ne t'énerve pas, fit-il, conciliant. Ce sont juste ceux que j'ai sentis la première fois que je t'ai téléphoné. Tu te souviens ? Sur le coup, j'ai cru que la mort te menaçait directement. Mais je me trompais. C'est une mort déjà accomplie. Tu saisis la nuance ?

— C'est toi qui me tues ! coupa-t-elle en faisant demi-tour.

La brise aux senteurs de fleurs, la douceur des rayons matinaux sur sa peau endolorie, tout ça ne comptait plus. Il lui fallait rentrer au fort, sonner l'alarme, dresser des barricades, se protéger et protéger Ajax contre la mort.

Ajax courut à sa poursuite.

— Eve ! Où vas-tu ? On ne peut vraiment rien te dire ! Tu ne risques rien, je t'assure. Les morts sont morts, seuls les vivants peuvent nuire…

— Justement, j'en connais quelques-uns ! A commencer par tes petits chéris du village…

Ceux-là, il n'y avait qu'à les aligner contre un mur et tirer dans le tas comme à la foire.

— Tu ne réponds pas, hein ?

Elle avait fait demi-tour et revenait vers lui au pas de charge. La vie était une chose fragile et moche pour laquelle elle était fatiguée de se battre. Elle maudissait Ajax d'avoir gâché sa joie. Elle en avait assez de lui et de tout.

— Tu ne devrais pas te faire autant de bile, constata-t-il, désolé.

— Dis-moi la vérité ! coupa-t-elle. Les villageois

sont tes copains mais il faut bien reconnaître qu'ils sont dangereux, n'est-ce pas ?

— C'est difficile, Eve. Très compliqué... La mort est déjà en eux. Aucun d'eux n'est réellement vivant.

— Mais enfin quoi ? Ils parlent, ils bougent, ils vivent, non ?

— Si peu...

— Que tu es fatigant ! cria-t-elle.

Une fois à la maison, elle prit son fusil de chasse et passa la matinée à le graisser sans un mot.

Comme promis, ils se rendirent au village dans l'après-midi. Bien qu'elle réprouve foncièrement ces mondanités, Eve en avait compris la nécessité. Elle s'étonna de trouver tout le village blotti dans ses hardes, qui l'attendait depuis des heures dans la crainte de la rater. Ils avaient tous été très jaloux du récit de l'infirmier.

— Qu'est-ce qu'ils puent ! remarqua-t-elle, consternée. Ils sont encore plus horribles de jour que de nuit.

A court d'idées, elle leva la main pour les saluer.

— Bonjour Cœur-Caillou ! clamèrent-ils en chœur.

Peu habitués à la lumière, ils clignaient des paupières en souriant gauchement. Ils avaient tellement honte d'eux-mêmes qu'ils se cachaient dans leurs mains dès qu'ils croisaient son regard. Eve crut qu'ils avaient peur de son nouveau visage.

— Comment vous me trouvez ? lança-t-elle à la cantonade.

— Hi hi hi ! gloussèrent-ils en se cachant encore plus.

— Tu es superbe ! approuva l'infirmier, rayonnant.

Comme il était pâle au grand jour. Sa peau suintait d'une humidité presque bleutée et son regard courageux démentait le tremblement convulsif de ses membres.

— Arrgh Garrd Rohan, lança quelqu'un.

Il y eut un murmure approbateur. Eve sourit, pensant qu'il s'agissait sans doute d'un compliment. Vu l'argent et la souffrance investis dans sa métamorphose, toute modestie mise à part, des félicitations lui semblaient appropriées. Elle promena donc sur ses interlocuteurs son sourire aux crocs blancs.

— Merci, mes amis…

— Ils te demandent ce que tu comptes faire pour délivrer les bébés, traduisit l'infirmier d'un ton de reproche.

— Ah…

Ça, c'était la tuile. Héroïque, Ajax se lança à son secours.

— Cœur-Caillou était juste venue vous dire bonjour, fit-il observer.

Dans tous les yeux, Eve lisait la même attente, le même espoir insensé. Que faire pour les soulager ? Que dire ? Son bel égoïsme se lézardait, elle avait pitié d'eux. Empêtrée dans ses bons sentiments, elle commença gauchement :

— Pour les bébés… je n'ai pas de nouvelles.

Un silence de mort accueillit ces mots lancés au hasard. La déception les tétanisait. Ils sombraient corps et âme devant elle.

Je vais vraiment les tuer, songea-t-elle avec effarement.

Elle reprit aussitôt d'une voix ferme :

— Rassurez-vous. Votre attente va bientôt prendre fin. Nous allons tous ensemble chercher des solutions.

Ils auraient dû la siffler comme un politicien véreux, mais cela ne leur venait même pas à l'esprit. Le plus abominable, c'est qu'ils la croyaient.

— Maintenant que tu es là, articula l'infirmier, nous allons dire aux Kampf de rendre les bébés à leurs mères.

— Raah Ohg, s'insurgea une voix.

Heureusement pour Eve, l'infirmier répondit à sa place d'une voix de tonnerre :

— C'est faux ! Cœur-Caillou ne nous a jamais conseillé de faire confiance aux Kampf ! Ce sont les mères qui ont obéi, et maintenant nous sommes tous coincés ! Nous aurions dû refuser ! Nous aurions dû tenir tête à Paul Kampf, au lieu de ramper comme des toutous ! Regardez ce que nous sommes devenus ! Où est notre courage ? Où est notre fierté ? C'est à cause de cela que Cœur-Caillou est partie !

— Il a raison, reconnut Eve.

Bien qu'elle ne comprenne pas un traître mot de cette histoire, elle se situait, toujours et partout, contre Paul Kampf.

— Je suis partie parce que vous obéissiez aux Kampf, mais c'est fini… Je ne suis plus fâchée contre vous. On va s'en sortir, vous allez voir…

Son regard venait d'accrocher une large ceinture vernie qu'un villageois arborait par-dessus ses

haillons. Cette ceinture lui rappelait un petit citron poussé dans la banlieue de Francfort.

Elle abrégea son discours, rappela que cette visite n'était qu'un premier contact et fit demi-tour sans plus d'explication.

Pourquoi cet homme portait-il la ceinture de Fina ?

Avant de démarrer, Eve baissa la vitre de sa voiture et appela l'infirmier.

— C'est joli son truc, remarqua-t-elle en pointant son doigt sur la ceinture qui luisait. Il l'a trouvé ici ?

— Oui, acquiesça l'infirmier. Et moi j'ai ça.

Il souleva sa grosse cape taillée dans un sac à charbon pour exhiber une blouse rose coupée sur les deux côtés et dont les deux pans lui battaient la poitrine et le dos.

— Très seyant, fit Eve d'une voix blanche.

Elle agita la main.

— Au revoir, les amis ! cria-t-elle.

Longtemps après qu'elle eut disparu, ils lui répondaient encore.

Ils firent une première halte à la décharge. Ils piétinèrent un bon moment dans l'espoir de retrouver une trace de la valise de Fina avant de remonter en voiture, bredouilles.

— Tu crois qu'il lui est arrivé quelque chose ? demanda Ajax.

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre, déclara Eve en appuyant sur le champignon.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— C'est Paul Kampf qui a emporté la valise, on va lui demander si elle était contente de la retrouver.

Mais l'autocar attendait sur l'esplanade. Eve se souvint que les villageois avaient parlé d'une procession et rangea sa voiture sous un porche éloigné. Ils contournèrent discrètement le château pour éviter de rencontrer celles qu'Eve surnommait « les dames », grimpèrent à pas furtifs les marches du perron et se dépêchèrent de regagner la suite.

— Je me demande en quoi consiste réellement ce pèlerinage, déclara Eve en accrochant sa parka au portemanteau.

Le front soucieux, elle brancha la cafetière.

— Ajax, il faut que Fina retourne à Francfort. C'est très sérieux. Je suis déjà recherchée pour meurtre en France ; si les Allemands s'y mettent, je suis foutue.

— Je sais.

Ils se regardèrent longuement.

— Tu veux que je te dise si elle morte ? s'étonna Ajax.

Eve se détourna, gênée. Après tous ses discours sur ces pratiques ignobles, elle avait un peu honte.

— Je vais préparer le dîner. Essaie de te rendre utile, au lieu de faire le malin…

Ils mangèrent sans entrain. Eve ne cessait de se lever pour guetter la procession par la fenêtre. Ajax ne pipait mot, plongé dans ses pensées, puis il déclara qu'il allait s'allonger un moment. Eve se pinça le doigt dans un tiroir en rangeant la vaisselle, ce qui mit son humeur au noir d'encre.

Vers dix heures, Ajax n'avait toujours pas réapparu. Vers dix heures et demie, elle distingua sur la pelouse les premières lueurs de la procession. Elle éteignit les lampes pour voir sans être vue, ouvrit la fenêtre et se pencha au-dehors.

Les villageois formaient le carré avec leurs torches, petite troupe courtaude qui attendait docilement. Les dames, reconnaissables à leurs silhouettes drapées dans des capes noires, apparurent. Elles prirent place à l'intérieur du carré et, sur un signal invisible, Paul Kampf fit son entrée en scène dans une étonnante tenue de cuir noir.

Pantalon de cuir, bottes hautes et luisantes, chemisier blanc dont le jabot noué autour de son cou maigre dépassait du blouson noir de Fina. Il s'arrêta un instant, le front haut et la mâchoire crispée, face à son public médusé. Satisfait, il s'inclina en un petit salut raide et, les bras croisés sur la poitrine, prit la tête du cortège au pas de l'oie.

Un bruit de gravier sous sa fenêtre attira l'attention d'Eve. Baissant les yeux, elle aperçut Victor qui prenait discrètement le chemin de la procession, portant sous son bras une charge légère, enroulée dans une couverture.

Bordel ! se dit Eve. C'est Fina !

Elle ferma la fenêtre avec précaution, libéra les serpents. Ajax apparut sur le seuil de la porte.

— Elle vit, déclara-t-il. Mais la mort est sur elle.

— Je sais. Grouillons-nous.

— Les âmes mortes retiennent ma mère en otage ! Les âmes mortes exigent des sacrifices ! Si nous n'obéissons pas…

Paul Kampf laissa planer sur les eaux sombres du lac l'écho de ses dernières paroles. L'assemblée se taisait, fondue en une seule masse dans la lueur falote des torches.

— Les âmes vont s'en prendre aux bébés ! clama-t-il. Les bébés sont perdus !

Sa figure d'une pâleur translucide paraissait illuminée de l'intérieur. Ses yeux brillaient d'un éclat farouche, presque possédé. Parfois, une grimace qui ressemblait à un sourire distendait ses traits mous comme s'il jouissait de la terreur qu'il inspirait. Dissimulée dans un buisson, Eve fut saisie par le changement qui s'opérait en lui : le petit Paul en devenait presque grand.

— Allons-nous abandonner nos bébés après tant d'efforts ?

Les villageois écoutaient, consternés. Ils regrettaient d'avoir osé redresser la tête, de s'être permis un tout petit espoir. Les mains qui tenaient les torches tremblaient.

— Eh bien non ! Nous n'allons pas laisser les

âmes mortes s'emparer de nos bébés ! Nous allons leur offrir de bon cœur le sacrifice qu'elles exigent. Qu'est-ce qu'une vie adulte en regard de celles de nos enfants ?

L'assemblée écoutait dans un silence absolu. Les villageois savaient à quoi s'en tenir sur les châtiments de Paul Kampf.

Paul fit signe à Victor d'approcher. Le géant déposa son fardeau aux pieds de son maître et défit la couverture. Fina apparut, nue, bâillonnée, les pieds et les mains liées par des cordes du plus bel effet qui s'enroulaient autour de sa taille fine, sous ses fesses, et soulignaient sa poitrine.

— Mes frères et mes sœurs ! s'écria Paul Kampf. Voici la victime que les dieux nous ont envoyée pour que nous puissions satisfaire les âmes du réservoir ! Pouvons-nous ignorer ce geste des dieux ? Non ! Nous nous battons contre les âmes, nous sommes fidèles à nos dieux et pour finir…

Il laissa passer un temps, ivre de pouvoir :

— Pour finir nous vaincrons ! Nous effacerons la malédiction des âmes mortes ! Les bébés renaîtront et nous les accueillerons enfin dans un monde meilleur ! Un monde sans contamination !

Sa voix vibrait, il était au bord de l'extase. Enfin, il déclara solennellement :

— Mes frères, nous allons procéder au sacrifice…

Victor saisit la pauvre Fina qui se tortillait pour échapper à son bourreau.

Paul s'avança sur le petit embarcadère où l'on

accrochait autrefois des canots blancs pour les amoureux. Il alluma un cierge et tomba à genoux. Enveloppée dans les ténèbres, la foule se tenait sur la berge, pétrifiée. Victor rejoignit Paul à l'autre bout de l'embarcadère, souleva Fina très haut au-dessus de l'eau et la tint quelques minutes à bout de bras.

Tout à coup, d'un formidable coup de reins, le géant précipita sa proie à une dizaine de mètres devant lui. Le corps blanc trancha l'eau noire comme une lame et la surface miroitante du lac vola en éclats.

Eve se rua hors de sa cachette. Elle franchit en quelques secondes la distance qui la séparait de l'eau. Les villageois se mirent à crier et tentèrent de la retenir en s'accrochant à ses vêtements.

— Lâchez-moi ! gueula-t-elle.

— N'y va pas ! supplia l'infirmier qui surgit devant elle pour lui barrer le passage. Les âmes te tueront !

— Je m'en fous, de la mort ! brailla Eve.

Elle s'arracha à leur emprise et plongea dans un silence terrible.

Le froid étreignit ses poumons à les faire éclater. Une fraction de seconde, elle pensa qu'elles n'en réchapperaient ni l'une ni l'autre. Avec l'énergie du désespoir elle fendit l'eau jusqu'à la forme blanche qui s'enfonçait et la tira par les cheveux vers la surface. Ensuite, la tenant sous le menton, elle nagea rageusement jusqu'à la rive. Les invectives hystériques de Paul Kampf lui parvenaient de très loin, formant un fond sonore incompréhensible. Elle agissait

comme un robot programmé pour sortir de l'eau, sortir de l'eau, sortir de l'eau.

Une fois dehors, ruisselante, elle jeta Fina évanouie sur son épaule, la tête en bas, et s'arrêta une seconde pour défier Paul Kampf sur la rive opposée.

Celui-ci trépignait et tapait Victor qui refusait de bouger, déterminé à ne rien tenter contre Cœur-Caillou, tandis que les villageois s'éparpillaient comme d'horribles insectes en poussant des clameurs affolées.

Au milieu de la confusion, Eve sentit qu'Ajax s'occupait de défaire la corde qui sciait la peau bleutée de la jeune fille. Sans s'occuper de lui, elle clama :

— Regardez tous ! Les âmes ne peuvent rien contre Cœur-Caillou !

C'était bien l'avis de Victor.

Ajax avait couvert Fina de son imperméable. Eve la redressa un peu et, assurant sa prise, s'élança sur le chemin du château.

Ils étendirent Fina sur son lit rose et blanc. De longues mèches de cheveux mouillés barraient sa bouche violette et ses joues exsangues. Une grosse tache d'eau s'élargissait sur l'oreiller.

— Elle vit, déclara Eve avec une pointe d'aigreur.

Et, se tournant vers Ajax, elle ajouta avec philosophie :

— Les emmerdeuses ont la peau dure.

La liste des nuisances à venir promettait d'être longue, depuis les draps d'Ajax complètement trempés jusqu'à la protection qu'il faudrait assurer en

attendant de la ramener à Francfort, en passant par la pneumonie ou la crise de nerfs qui ne manquerait pas de se déclarer dans l'heure.

— Est-ce que Victor nous a suivis ? demanda Eve en se tournant vers son compagnon.

— Victor ? Non, ce n'est pas lui, répondit-il distraitement.

Eve sursauta.

— Que veux-tu dire ?

Un hurlement de bête à l'agonie envahit l'espace comme une énorme vague rouge qui aurait déferlé dans la pièce. Fina ouvrit les yeux.

— C'est lui qui nous a suivis, confirma Ajax.

— Qui est-ce ? demanda Eve dans un souffle.

Avant qu'Ajax ait pu répondre, un nouveau cri retentit, à la fois plainte déchirante, cri de rage et appel au secours. C'était insupportable. Eve bondit hors de la chambre.

— Suis-moi ! ordonna-t-elle à Ajax. Ça vient d'en bas !

Arrivés sur le palier du grand escalier, ils entendirent l'écho d'une lutte féroce. Ils dégringolèrent les marches avant de stopper net, glacés par le spectacle qui s'offrait à eux.

Dos au mur, petit, difforme, un villageois affrontait Victor dont la hache laissait tomber goutte à goutte un sang noir. Le corps d'un autre villageois était étendu sur le sol dans une mare de sang.

— Victor ! s'égosilla Eve. Arrête ! Arrête ça tout de suite !

Avant qu'Ajax ait pu la retenir, elle sauta les trois dernières marches, dérapa dans une flaque de sang, se rattrapa de justesse au pommeau de la rampe et heurta comme un bélier le dos du géant.

L'onde de choc le rejeta de côté mais sans le déstabiliser ni lui faire lâcher sa hache.

— Toi partir, grogna Victor à son adresse.

Il semblait désappointé par cette attitude négative.

— Victor ! Ne fais pas ça ! ordonna Eve en essayant de maîtriser le tremblement de sa voix. Laisse tomber ! Va chercher Paul... Laisse-le s'expliquer.

— Lui, énonça Victor en désignant le pauvre hère tétanisé, partir avec bébé.

— Mais non, répondit Eve d'un ton patient, il n'y a pas de bébés. Tu sais ça, toi, Victor, les bébés sont morts depuis longtemps.

Le gros lustre en cristal baignait la scène d'une lumière crue qui figeait les traits des acteurs. Eve sentait Ajax bouger doucement pour se porter au secours du villageois. Celui-ci poussait des petits cris comme s'il plaidait sa cause auprès de Cœur-Caillou.

— Où est Paul ? demanda-t-elle à Victor.

— Ici, entendit-elle.

Ils ne l'avaient pas entendu arriver. Lui aussi paraissait avoir pris un peu de vent dans les voiles. Il transpirait abondamment, ses mèches rares étaient dressées sur son crâne, mais un sourire pervers éclairait son visage.

En le voyant approcher, le villageois fut pris de panique. Il lâcha l'objet qu'il serrait contre lui, un

bloc grossièrement rectangulaire qui émit un son dur en cognant le carrelage.

— Victor, commença Paul d'une voix douce, ramasse le bébé et commence par Mme Lambert. Elle me fatigue…

Docile, le géant se pencha pour ramasser ce qui de plus près ressemblait à un bloc de glace rosâtre. Clouée sur place, Eve prit lentement conscience que le petit bloc luisant n'était rien d'autre qu'un bébé congelé.

Comme Eve n'esquissait pas un geste pour le secourir, le villageois se précipita avec un jappement désespéré pour récupérer son bien. La grosse patte du géant l'envoya se fracasser contre le mur. Assommé, il se tassa sur lui-même jusqu'à ne plus former qu'un tas de chiffons.

— Dis donc, connard ! cria Eve en repoussant violemment le géant. Tu vas arrêter, oui ou merde ?

C'en était trop. Humilié, déçu, se sentant injustement brimé, Victor leva brusquement sa hache.

Le premier coup de feu l'atteignit en pleine poitrine. Il s'interrompit avec une mimique étonnée avant de s'écrouler, percé d'une deuxième balle qui traversa son crâne.

— Fina !

Avec un air de totale désapprobation, Paul s'était tourné vers la jeune fille qui se tenait en haut des marches. Elle portait pour tout vêtement l'imperméable d'Ajax qui s'ouvrait en découvrant des éclairs

de peau blanche. Elle était restée pieds nus. Elle avait trouvé le fusil.

— Espèce de sale cochon ! cracha-t-elle avant de tirer sur lui.

Le villageois avait rampé jusqu'à cette chose rose et glacée, gaspillant ses dernières forces en un ultime baiser. Après quoi il mourut, sous les yeux d'Eve, d'Ajax et de Fina, qui restaient hébétés au milieu du carnage.

Ajax fut le premier à se ressaisir. Avec déférence, il ramassa le corps congelé du nouveau-né et le posa sur une banquette. Fina fit mine de s'évanouir, mais Eve la menaça sèchement d'une paire de gifles et elle décida, tout compte fait, de faire face à la réalité telle qu'elle se présentait désormais. Pour elle aussi, une page était tournée.

Ils remontèrent dans la suite. Eve s'aperçut qu'elle grelottait dans ses vêtements mouillés et se changea. Ajax sortit les verres à cognac et, sans un mot, comme s'il s'agissait là d'une urgence absolue, ils entreprirent de vider la bouteille.

Chacun se demandait quel tournant prenait sa vie. Ils sentaient bien que, s'il ne tenait qu'à eux, ils ne raconteraient cette histoire à personne. Qu'est-ce que la justice des hommes pourrait jamais comprendre à la situation à l'hôtel du Lac ? Sans oser le dire, chacun avait la certitude absolue que toute intervention extérieure signifierait le chaos, la prison et, pour les villageois, la fin d'un tout petit bonheur. Pas de

police, pas de justice, la paix... De se sentir si loin de la société et si peu enclins à y retourner les consternait secrètement.

En même temps, ils se soumettaient d'avance à celui qui prendrait la décision d'appeler la police. Eve pensait que ce serait Fina, la seule qui puisse se vanter d'être absolument normale ; Ajax imaginait que ce serait Eve, puisqu'elle voulait si fort devenir comme tout le monde ; et Fina se disait que ce serait Ajax, puisqu'il n'avait rien à se reprocher. En attendant, personne ne prenait le chemin de la cabine téléphonique.

Le tumulte qui montait du rez-de chaussée les dérangea dans leur beuverie. Ils comprirent qu'il se passait quelque chose, mais ils n'avaient pas la force d'aller voir. Résignés au pire, ils continuèrent à boire.

On entendit des coups secs à la porte, empreints d'une insistance polie. Eve saisit son fusil et, avec des gestes rendus gauches par l'alcool, glissa tant bien que mal de nouvelles balles dans le chargeur.

Elle découvrit les villageois massés sur le palier.

— Qu'est-ce qui vous arrive ? demanda-t-elle avec une parfaite mauvaise foi.

Ils l'entraînèrent, complètement ivre, vers les profondeurs du château qu'ils avaient pris d'assaut. Toutes les portes bâillaient et certains entraient même par les fenêtres. Ils étaient plus nombreux qu'elle ne l'avait imaginé, une centaine à peu près, et prenaient la direction de la cuisine comme s'ils connaissaient les lieux depuis toujours.

La première chose qu'Eve aperçut fut le corps de Mme Kampf, qui commençait à sentir. Ils l'avaient repoussée dans un coin, le nez contre la plinthe. Au fond, sous l'ampoule qui éclairait la table de céramique blanche, se tenaient les dames, drapées dans leurs capes noires.

— Celles-là, maugréa Eve perdue dans une brume éthylique, elles commencent à me pomper l'air…

Elle n'eut pas le loisir de s'étendre sur le sujet car une voix artificielle qui rappelait celle des bourreaux de l'Inquisition retentit :

— Cœur-Caillou, que comptes-tu faire des bébés ?

— Rien, déclara Eve avec un sourire idiot. J'comprends rien à vos histoires.

— De quel droit as-tu tué Paul Kampf ? Il était notre maître.

— Dites donc, les filles, faut prendre vos gouttes ! Ce mec était quand même une sacrée raclure, mis à part que son sbire allait me découper en morceaux et que c'est pas moi qui l'ai flingué…

Elle rota bruyamment. Les visages flottaient devant elle, blancs et ronds, avec des cratères noirs à la place des yeux.

— J'poserais bien mes fesses quelque part.

Ils s'écartèrent tandis qu'elle s'approchait de la table de pierre pour s'y allonger de tout son long.

— Où est-ce qu'ils sont, ces bébés ? demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— Dans le congélateur.

Elle reconnut la voix d'Ajax, pensa d'abord qu'il était saoul. Puis il fallut se rendre à l'évidence. Le

congélateur blanc, brillant de tous ses feux dans cet univers de crasse et de désolation, ne pouvait guère servir à autre chose.

Ce jour-là, on ne put rien tirer d'elle. Ajax et Fina, qui tenaient un peu mieux l'alcool, convoquèrent une assemblée générale pour le lendemain, assurant que Cœur-Caillou serait totalement rétablie. Ils allèrent même jusqu'à suggérer qu'on enterre les morts derechef. Les villageois acceptèrent de les laisser partir et, en proie à de sombres pressentiments, veillèrent les bébés, dont la résurrection semblait plus incertaine que jamais.

Le lendemain, ils firent le point dès le petit déjeuner. Le brouhaha des villageois prenant possession du château montait jusqu'à eux. Les dames étaient reparties. Tard dans la nuit, ils avaient entendu l'autocar rouler sous leurs fenêtres.

— Depuis des années, les villageois payaient les Kampf avec l'argent abandonné dans la banque pour qu'ils conservent les bébés dans leur congélateur. Une location, en quelque sorte... Les Kampf avaient fait croire aux dames qu'on pourrait les réanimer quand la médecine aurait fait des progrès.

— Elles l'ont cru ?

— Dans certaines circonstances, on croit n'importe quoi...

— Mais toi, Ajax, insista Eve d'un air entendu, toi, qu'est-ce que tu crois ? Que c'est possible ?

— Non. Jamais. Les bébés ont été tués lors de la catastrophe par la radioactivité, on ne peut plus rien pour eux.

— Les gens sont fous… fit Eve avec tristesse.

— On est tous un peu comme ça, intervint Fina qui servait le thé. On espère tous quelque chose d'un peu dingue. C'est pas méchant et ça aide à supporter l'existence…

Elle, par exemple, n'avait pas la moindre intention de retourner à son ancienne vie. Elle espérait, maintenant que les Kampf étaient morts, que Mme Lambert allait transformer le château, en faire quelque chose de bien. Dans ce cas, elle aurait sans doute besoin d'une assistante…

Ajax continuait ses explications. Fina admirait l'aisance avec laquelle il avait établi un contact avec les monstres dans la cuisine. Il avait paru très à l'aise avec eux, fraternel. Mais il fallait reconnaître qu'on se sentait tout de suite bien avec Ajax. C'était la personne la plus cool, la plus rassurante qu'elle ait jamais rencontrée. Même Eve Lambert, qui n'était pourtant pas le genre à se laisser baratiner, le traitait comme quelqu'un de spécial.

— Les villageois haïssaient les Kampf, expliqua Ajax, mais ils étaient coincés. Les dames faisaient pression pour qu'ils versent régulièrement de l'argent aux Kampf, et ceux-ci ne se gênaient pas pour augmenter les tarifs. Ces fonds auraient pu servir à améliorer leurs conditions de vie, au lieu de quoi ils sombrèrent dans une misère qui les coupait chaque année davantage de la réalité. Parfois, l'un d'entre eux

tentait de pénétrer dans le château pour reprendre l'argent, mais il était aussitôt massacré…

— Ces « dames » qui arrivent et qui repartent en autocar, qui sont-elles ?

— Des femmes qu'on a soignées dans des centres de recherches spécialisés. Elles ont très peu de contact avec le monde, en dehors de leurs institutions, et vivent dans le passé, entretenues dans leurs illusions par Paul Kampf. A mon avis, on aura du mal à s'en débarrasser.

— Comment pouvaient-elles obliger les villageois à payer ?

— En menaçant de les dénoncer aux autorités. N'oublie pas qu'on les croit morts… Si leur existence était prouvée, on aurait tôt fait de les embarquer…

— Et les âmes mortes ?

— Les Kampf avaient inventé que ces âmes étaient celles du personnel de la centrale, assassiné par les villageois quelques heures après la catastrophe. Elles se seraient regroupées dans le lac, qui devenait le réservoir des âmes mortes, et seraient prêtes à revenir pour se venger sur les bébés…

— D'où les sacrifices et tout le folklore des processions…

— Oui. Mais ce ne sont que des fariboles, affirma Ajax avec une pointe de mépris. Mensonge, escroquerie !

— Sans blague ? ironisa Eve.

— Je me suis promené autour de la centrale, et je n'ai absolument rien senti. Aucune présence. Elles

sont toutes parties... Rien d'étonnant. Les âmes ne restent pas forcément à l'endroit où ça nous arrange.

— Monsieur parle en spécialiste, coupa Eve.

Pas devant Fina ! se retenait-elle de crier. Encore que... Elle ne pouvait s'empêcher de ressentir, malgré tout, une certaine sympathie pour la jeune fille. Elle la trouvait moins niaise. Son exaspération avait disparu, laissant place à une indulgence amusée. Il faut dire que Fina avait fait preuve d'un sang-froid dont on ne l'aurait pas crue capable. L'arme à la main, elle n'avait pas chipoté. Eve appréciait les gens qui règlent leurs comptes sans fioritures.

Elle songea que le service qu'elle leur avait rendu méritait un confortable dédommagement. Son instinct lui disait que sa proposition serait bien accueillie.

Plus tard dans l'après-midi, Eve exposa son plan aux villageois. Ce plan se résumait à ceci :

— Aucun changement, sauf que le congélateur vous appartient et que vous décidez seuls de ce que vous faites des bébés. Mon conseil, c'est de les laisser là où ils sont et de ne rien changer.

La vérité, c'est que le cœur lui manquait à l'idée d'organiser les enterrements, avec les petits cercueils et les petites tombes. Et puis les villageois paraissaient trop enferrés dans leurs croyances pour y renoncer du jour au lendemain. Avec le temps, en leur permettant de vivre heureux, en paix avec eux-mêmes, elle parviendrait peut-être à les convaincre d'abandonner ce rêve macabre.

— Mais quand nous n'aurons plus d'argent ? demanda l'infirmier.

— Je ne veux pas d'argent. Vous pouvez reprendre celui que les Kampf vous ont extorqué…

— Non ! Non ! crièrent-ils, soudain paniqués. Il est à toi, Cœur-Caillou, garde-le…

Ses autres propositions pour améliorer leurs conditions de vie furent accueillies dans l'indifférence. Ils comprirent simplement que Cœur-Caillou resterait avec eux, que leur avenir était assuré. Confiants, ils s'égaillèrent dans la forêt avant même qu'elle ait terminé son discours…

Dès le lendemain, Eve et Fina quittèrent Barheim pour placer l'argent des Kampf en Suisse. Dans le rétroviseur, elles virent tout le village rassemblé autour d'Ajax, qui leur faisait au revoir. Loin de les rassurer, cette vision leur causa un certain malaise.

— Je ne sais pas pourquoi, observa Fina d'une petite voix, je n'aime pas beaucoup les laisser tout seuls…

— Moi non plus.

— Pourtant, votre ami Ajax est parfait. Il m'a expliqué qu'il était animateur ou quelque chose comme ça…

Eve tourna brièvement la tête vers elle pour vérifier qu'elle ne plaisantait pas.

— Animateur ?

— C'est ce qu'il m'a dit. On ne dirait pas à le voir…

— Ah ça, non.

Elle sentit qu'elle devait ajouter quelque chose. Fina flairait un mystère et, connaissant Fina, la vérité était préférable à toutes ses suppositions.

— Il est sorcier.

— Vous voulez dire qu'il est dans le paranormal ?

— C'est cela même.

— Alors il ne faut pas qu'on traîne.

Et voilà. Elle n'avait pas toussé, elle avait tout de suite compris qu'il valait mieux ne pas s'éterniser en Suisse. On ferait quelque chose de cette fille.

A peine la voiture avait-elle tourné le coin de l'allée qu'Ajax transformait la cuisine de l'aile nord en laboratoire. Il entreprit d'initier l'infirmier (le seul dont les méninges tenaient encore le coup) à la fabrication d'un philtre d'amour dont la recette compliquée se perdait dans la nuit des temps.

Eve et Fina revinrent au bout d'une semaine, l'une conduisant la Mercedes chargée de victuailles jusqu'à la gueule, l'autre au volant d'une camionnette pleine d'outils, de ciment, de lessive, de serviettes éponges pour la piscine, de matelas, de linge, bref de tout ce que les deux femmes considéraient comme indispensable.

Eve embrassa Ajax d'un air soupçonneux, persuadée que son air innocent cachait un nouveau forfait. Fina, que la générosité d'Eve venait de mettre à la tête d'une fortune rondelette, offrit une petite fête à tout le village. Elle avait même pensé aux disques.

Ajax décida que c'était l'occasion ou jamais de tester son élixir. Il savait qu'il n'échapperait plus à la vigilance de sa compagne.

Ce fut une fête superbe. Dès le lendemain, les effets du philtre d'Ajax commencèrent à se faire sentir. Eve répondit à ses avances et découvrit avec stupeur qu'elle éprouvait pour son vieux camarade un amour torride. L'état amoureux n'ayant en rien entamé son intelligence, elle soupçonna son compagnon d'avoir exercé sur elle quelque sorcellerie. De lui-même, trop amoureux pour lui cacher quoi que ce soit, il passa aux aveux. Elle ne lui reprocha rien. Elle songea aux milliards que cet élixir allait leur rapporter et découvrit qu'au fond elle était comme tout le monde...

BIBLIOTHÈQUE DE FRANCE NATIONALE